

Avant-propos

La guerre, c'est moche. Où qu'elle frappe, elle détruit des gens, des familles, des lieux, décime des vies et des objets précieux. Pourtant, du fait même qu'ils soient aussi répandus, les conflits éclatent dans des lieux magnifiques et c'est un contraste de lumière et d'obscurité qui a déclenché l'écriture du *Secret Messenger*. Pour moi, il n'existe nul endroit plus sublime ou plus fantastique sur terre que Venise. Depuis mon premier voyage là-bas, en 1990, à chacune de mes innombrables visites, je suis captivée par l'idée d'une ville qui flotte, au sens propre. Je suis toujours émerveillée par son existence et sa beauté.

Lorsque j'ai entamé mes recherches sur la manière dont la Seconde Guerre mondiale avait affecté Venise, il est devenu clair que les historiens étaient moins captivés par l'histoire de sa Résistance que par celle de la France, par exemple, ou celle des Pays-Bas. Que Venise, par comparaison, avait vécu une guerre « douce ». Les éléments que j'ai trouvés étaient succincts et factuels, mais les détails de la vie vénitienne – comment les Vénitiens vivaient au jour le jour – étaient parcel-

lares. Lors d'un voyage de recherche (oui, bien sûr, j'ai dû y retourner !), j'ai parcouru des kilomètres à travers les *calli* vénitiens, brûlant de découvrir quelles zones de la ville avaient joué leur rôle dans la bataille contre les nazis et les fascistes combinés.

C'est seulement à mon retour à la maison que j'ai trouvé une pépite : un e-mail envoyé au hasard dans le cyberspace avait suscité une réponse de la part du merveilleusement nommé *signor* Giulio Bobbo, un historien de l'Iveser, l'Institut vénitien de l'histoire de la Résistance et de la société contemporaine. Et devinez quel était son domaine d'expertise ? La Résistance durant la guerre à Venise. C'était comme un cadeau du ciel.

Grâce à Giulio, à ses connaissances dans les recherches factuelles et aux détails inestimables sur la vraie vie en temps de guerre à Venise, le livre a commencé à prendre forme. Enfin, je voyais une Venise sous le manteau de la guerre. Plus Giulio et moi échangeons d'e-mails, plus mes recherches semblaient courir en parallèle avec la quête qui se trouvait au cœur de mon histoire. Il m'est apparu normal que le personnage de Giulio fasse une apparition, ainsi que Melodie le chat qui, au passage, est très réel et aime bel et bien la chaleur des photocopieuses !

Je savais aussi que je voulais mettre en exergue le rôle des femmes dans la victoire finale sur les nazis, non seulement la bravoure des agents infiltrés, mais l'armée de messagères qui, partout en Italie – les *staffette* –, ont aidé les Alliés à l'emporter. Difficile pour nous aujourd'hui, à notre époque de réseaux sociaux et de messageries instantanées, de comprendre la valeur que revêtait le transport d'un simple morceau de papier, à pied ou en bateau, mais en ces temps-là, ces échanges ont été

cruciaux. Vitaux, en fait. Sans les milliers de mères et de grands-mères, à travers l'Europe, qui ont risqué leur vie en transportant des objets de contrebande dans leurs landaus, leurs sacs de courses, nous n'aurions peut-être jamais connu la paix. J'espère que Stella incarne toutes ces femmes, si généreuses et dévouées pour autrui.

Une fois que Stella et sa ville sont devenues ma toile de fond, l'élément suivant était facile. Quel autre endroit est plus adapté à la naissance d'un amour que celui qui surplombe la mer et connaît les couchers de soleil les plus sublimes ? Et bien entendu, ma Venise est dans cette histoire aussi : l'Accademia est mon pont préféré, *campo* Santo Stefano, l'une de mes *piazze* favorites pour observer les gens, et il y a un petit café, qui fait l'angle en face de la porte de l'église, dans lequel je me suis souvent assise avec un bon café et mon carnet de notes, à m'imaginer que j'étais écrivaine. Oh, et à côté, on trouvera une excellente *gelateria*. On ne peut pas y échapper : Venise vous entre dans la peau.

J'espère avoir rendu hommage à ceux qui ont bravé le conflit à Venise. Le concept de guerre « douce » n'existe pas dès qu'une personne perd la vie, une mère, son fils. Venise en a perdu aussi. Mais comme après les invasions et les pestes des siècles précédents, elle s'est remise. Et reste un bijou. Une pierre scintillante. Et j'y retournerai bientôt.

PROLOGUE

les clowns

Venise, juin 1934

Une éruption sonore, brutale, nous guida. Une explosion après l'autre, qui s'envolaient dans l'air comme des feux d'artifice à travers une nuit sombre. Nous zigzaguions parmi la foule, mon grand-père tranchant la cohue à coups d'épaules, qu'il avait larges et musculeuses – il conservait sa force de bâtisseur malgré ses soixante-cinq ans. En atteignant l'extrémité de la vaste *piazza*, il me tira par la main et se dirigea vers les premiers rangs du public. Les gens étaient parqués derrière une ligne de miliciens en chemises noires tournant le dos à la place, leur visage, austère et immobile, braqué sur la foule. À l'intérieur du square, des lignes de troupes italiennes montaient et descendaient, fourmis paradant au son d'un orchestre de cuivres et de son incessante musique militaire.

À dix-sept ans, j'étais de taille moyenne et, à l'instar du reste de la foule, je devais tordre le cou pour apercevoir l'objet de notre attention. L'imposante stature de Benito Mussolini était facile à repérer, silhouette familière des

premières pages des journaux fascistes. Même de dos, il dégageait une impression d'arrogance et d'autorité, à se pavaner aux côtés d'un homme légèrement plus petit que lui. L'individu se distinguait uniquement par le costume qu'il portait en lieu et place d'un uniforme doré dégoulinant de médailles. De là où nous nous trouvions, il n'y avait rien de physiquement remarquable chez l'invité révérend de Mussolini. Je savais qui il était, ce qu'il représentait mais, à mes jeunes yeux, sa présence n'expliquait pas le millier de membres de la milice fasciste qui envahissait Venise depuis quelques jours, sans parler des foules rassemblées pour l'accueillir. Dont certaines avaient été – nous le soupçonnions – fortement armées de drapeaux afin de les agiter sur son passage.

— Popsa, pourquoi on est venus ici ?

J'étais perplexe. Mon grand-père était un antifasciste acharné, bien qu'il réserve surtout à la famille ses manifestations de haine envers Mussolini, ce qui ne l'avait pas empêché d'être un opposant féroce au cours des douze années depuis lesquelles le *Duce* régnait sur l'Italie avec sa brigade de brutes militarisées. Sans trop de bruit, à la maison ou dans les cafés fréquentés par ses amis les plus sûrs, il pestait contre la manière dont les bons Italiens étaient piétinés, leur liberté, entravée, à la fois moralement et physiquement.

Il se pencha pour me chuchoter à l'oreille.

— Parce que, ma petite Stella, je veux que tu voies de tes propres yeux l'ennemi que nous allons affronter.

— Un ennemi ? Mais Hitler ne propose pas plutôt d'être l'ami de l'Italie ? Son allié ?

— Pas pour les Italiens, ma chérie, murmura-t-il. Pour les braves gens ordinaires, les Vénitiens comme nous, non, ce n'est pas un ami. Regarde-le, observe comme

il est sournois, connais ton ennemi pour le jour où le moment sera venu.

Son visage lourd et barré de rides se para d'une expression farouche, et puis il y peignit un sourire faux alors que la milice approchait, armes brandies, pour susciter une acclamation opportune de la foule.

Je contemplais attentivement l'objet de leurs éloges fallacieux, un nain par comparaison avec la stature imposante de Mussolini. Je ne discernais pas précisément le visage ni les lignes raides de sa coiffure franchement raillée – on ne voyait plus que ça dans les journaux, ces derniers jours. Pourtant, la façon dont Adolf Hitler se mouvait en cadence avec les troupes italiennes sur la place Saint-Marc semblait presque réticente, circonspecte. Était-ce de cet être que nous étions censés avoir peur ? À côté de Mussolini et de son armée de brutes, il paraissait petit dans tous les sens du terme. Pourquoi mon grand-père, si grand, si robuste et si fort, avait-il l'air aussi effrayé ?

En repensant à ce jour-là, je comprends que l'attitude de Popsa fut ma première expérience du masque que nous, les Vénitiens – les Italiens, en fait –, allions devoir porter pendant les années à venir. Derrière la belle façade scintillante de la ville, joyau de l'Italie, le vernis de Venise prendrait la forme de la grimace de Popsa, cacherait sa détermination à conserver le véritable tissu de son peuple contre Hitler et le fascisme.

Mais à l'époque, adolescente, je n'étais pas politisée. J'étais une jeune femme profitant de ses derniers jours à l'école, jouissant d'un été sur les magnifiques plages du Lido, du soleil tardif et lent des interminables journées vénitiennes et peut-être de la perspective d'une éphémère amourette d'été. C'était plusieurs années avant que

je ne sois en capacité d'appréhender la signification de la visite d'Hitler par cette chaude journée de juin, plus de cinq ans avant la déclaration de guerre, et l'impact de la démonstration publique d'adulation de Mussolini à un homme qui deviendrait le diable pour une bonne partie du monde. À l'aube de la guerre, quand l'Italie engagea sa puissance militaire aux côtés d'Hitler, je me rappelle avoir raconté à mon grand-père ce que j'avais appris plus tard au sujet de cette journée de 1934.

— Tu sais ce que Mussolini a dit à propos d'Hitler lors de cette visite ? lui demandai-je en remontant la couverture sur son torse aux poils rares. (Ses poumons assiégés combattaient la pneumonie qui l'emporterait seulement quelques jours plus tard.) Il l'a appelé : « un petit clown fou ».

Popsa se contenta de sourire, réprimant un rire qu'il savait capable de déclencher une quinte de toux dans ses poumons.

Il prit une inspiration.

— Ah, mais Mussolini n'est qu'un gros clown. Et tu sais ce que font les clowns, Stella ?

— Non, Popsa.

— Ils créent le chaos, ma chérie. Et ils s'en tirent à bon compte.

Chagrin

Londres, juin 2017

Les larmes ruissellent, de grosses gouttes rondes qui enflent à l'intérieur d'elle et jaillissent, s'accrochant momentanément à ses cils. L'espace d'une seconde, elle a l'impression de voir à travers l'un des épais verres déformés de Murano qui décorent le salon de sa mère, puis elle cille et les larmes coulent sur ses joues desséchées. Au bout de dix jours de chagrin, Luisa a appris à ne pas le combattre, à laisser couler le déluge en rivières vers son menton désormais trempé. Serviable, Jamie a déposé des boîtes de mouchoirs un peu partout dans la maison de sa mère. Un peu à l'instar de ces citadins qui, dit-on, ne sont jamais à moins de deux mètres d'une forme de vermine, la voilà qui ne se promène plus sans un immense mouchoir à la main.

Une fois les retombées émotionnelles surmontées, Luisa est confrontée à un problème plus frustrant. Le clavier de son ordinateur portable a mal supporté l'averse humaine et un verre renversé dans son aveuglement temporaire : plusieurs touches nagent dans les larmes

salées et l'eau du robinet. Il est trop tard pour éponger l'inondation, même quand elle appuie violemment et concomitamment sur diverses touches, l'écran reste figé. La machine affiche son mécontentement. L'électronique et les fluides ne font pas bon ménage.

— Oh non, pas maintenant, gémit Luisa. Pas maintenant ! Allez, Daisy... allez, démarre, vas-y ma fille !

De nouveau, elle tape sur les touches, opération qu'elle ponctue de quelques jurons choisis et d'autres larmes, cette fois-ci de frustration.

C'est la première fois qu'elle a le courage d'ouvrir Daisy, son ordinateur portable bien-aimé, depuis la veille du jour où sa mère... est morte. Luisa veut prononcer le mot « morte », elle a besoin de le répéter, parce que c'est un fait. Sa mère n'est pas partie, car le terme évoque une sortie sereine, un flottement sans rancœur d'une dimension à l'autre, où l'on a le temps d'arranger les choses entre des draps blancs immaculés et des couvertures moelleuses, de dire ce qu'on veut dire, qu'on a besoin de dire. Même avec son expérience limitée de la mort, Luisa sait que celle-ci a été brève, brusque et brutale. Sa mère est morte. Point barre. Deux semaines après le diagnostic, dont une dans ce coma qu'ont provoqué les médicaments pour lui permettre de combattre la douleur intolérable. Et maintenant, Luisa est celle qui supporte la douleur inévitable du chagrin. Ajoutez la colère et la frustration au mélange et vous toucherez peut-être du doigt la myriade d'émotions qui lui tournicotent dans la tête, le cœur et le reste des organes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Alors Luisa essaie ce qu'elle fait toujours quand elle n'arrive pas à se poser, à manger, à parler ou à interagir. Elle écrit. Couverte de cicatrices de guerre et de Post-it

cornés parlant d'amour et d'identité, Daisy s'est avérée une amie de confiance pour Luisa dans son besoin de faire saigner ses émotions sur une page d'écran. Souvent, ce ne sont rien de plus que des divagations, mais de temps en temps, il sort quelque chose de valable au milieu du méli-mélo de mots. Une phrase ou une suite de pensées qu'elle peut mettre de côté pour un usage futur ou qui pourrait bien se retrouver dans un livre un jour. Le livre qu'elle écrira quand elle sera libérée des méandres ineptes qu'elle commet actuellement dans les pages de divers magazines sur les tout derniers cosmétiques ou sur la question de savoir si les femmes veulent vraiment prendre en main leur destin (*Bien sûr que oui*, songe-t-elle en écrivant, *il faut vraiment que je l'écrive en au moins mille mots ?*). Mais c'est son travail. Ça empêche le loup d'entrer dans la bergerie pendant que Jamie s'établit en tant qu'acteur professionnel. Un jour, cependant, ce livre verra le jour.

Daisy est partie prenante dans ce rêve, partenaire de travail ainsi que gardienne de secrets, tout au fond de son disque dur.

— Bon Dieu Daisy, et la loyauté, qu'est-ce que tu en fais, hein ? marmonne Luisa, avant de se sentir aussitôt déloyale vis-à-vis de son amie hi-tech.

À moitié noyée sous des larmes humaines, elle aurait peut-être réagi de la même façon et refusé de continuer. Daisy a besoin de soins et de temps pour sécher sur la chaudière. En attendant, il y a une foultitude d'émotions rentrées à répandre et, pour une raison qu'elle ne s'explique pas, un stylo et un papier, ça ne fait pas l'affaire. Luisa ressent le besoin de cogner quelque chose, de frapper et de taper sur les touches, puis de regarder les mots apparaître comme par magie à l'écran, des profondeurs

de son être, d'un endroit séparé de sa pensée consciente. En tant qu'enfant des nouvelles technologies et avec ce chagrin qui menace de jaillir, elle sait qu'un stylo ne permettra pas à ces mots d'exploser hors d'elle, mêlés de venin, d'un amour sans limite ou de la colère qu'elle ne peut plus contenir.

Une pensée la frappe : hier, Jamie est monté dans le grenier, chez sa mère, pour évaluer le nettoyage qu'ils avaient devant eux. Pendant que Luisa s'occupait d'annuler les prélèvements automatiques et autres impôts locaux, il a mentionné une machine à écrire qu'il aurait vue sous les combles, l'air plutôt vieille mais « en bon état de marche ». Est-ce qu'elle vaudrait quoi que ce soit ? Ou revêtait-elle une valeur sentimentale ? avait-il demandé. Sur le moment, elle avait relégué le problème parmi les questions secondaires, mais maintenant son besoin a grandi.

L'espace ouvert ressemble à un million d'autres sur le globe : curieuse odeur de vieilles existences humides et de poussière qui volette avec irritation quand vous dérangez ses années de sommeil. Une ampoule esseulée pend à la charpente et Luisa doit attendre que ses yeux s'ajustent à la luminosité avant que les objets ne prennent forme. Elle reconnaît quelques cadeaux de Noël qu'elle avait pris grand soin de choisir pour sa mère – une ceinture chauffante pour son dos douloureux et une paire de pantoufles en peau de mouton –, tous les deux apparemment à peine sortis de leur emballage avant d'avoir été abandonnés à la pile des « inutiles ». Autre rappel de cette distance entre mère et fille, qui ne sera jamais comblée désormais. Elle écarte le souvenir, il est trop profondément enfoui en elle pour le moment, même s'il menace constamment de refaire surface dans son

chagrin. C'est de la thérapie pour un autre jour. Luisa farfouille quelques minutes, sent monter sa frustration et se demande si c'est bien le passe-temps le plus approprié, maintenant, alors qu'elle est tellement à fleur de peau. Elle se réjouit de tomber sur un album de famille en même temps qu'elle appréhende cette découverte, car elle sait qu'elle ne pourra pas s'empêcher de tourner les pages cornées de prétendus souvenirs heureux. Eux trois sur la plage – elle, maman, papa –, tout en sourires Kodachrome figés. En des jours meilleurs.

Par chance, un objet qui n'est pas un gros livre relié de souvenirs apparaît dans la pénombre. Non, il s'agit d'un boîtier gris, façonné, dont la forme carrée, penchée vers une poignée de cuir marron, signifie qu'il ne peut s'agir que d'une chose. L'apparence de l'objet suggère une vie longue, ses rayures et ses éraflures rappellent aussitôt à Luisa l'histoire que Daisy renferme dans son propre boîtier. Un claquement reconnaissable retentit alors que les deux fermoirs sautent sous ses doigts, et ce qui ressemble presque à une respiration humaine s'en échappe quand elle soulève le couvercle. Même sous la faible lumière, elle voit que la machine est belle, mélange de noir et de gris, ponctué de touches blanches ourlées de métal terne et qui brillent dans la pénombre. Luisa pose un doigt timide sur l'une des touches, appuie délicatement et le mécanisme réagit à son contact, projetant une mince tige de métal vers le rouleau. L'appareil n'a pas rouillé. Elle remarque aussi qu'il y a toujours un ruban et, encore mieux, une bobine de rechange scellée rangée contre le clavier. La vieille cellophane est intacte, mais se désintègre presque sous ses doigts. Si le destin est de son côté, cependant, le ruban n'aura pas séché.

Luisa referme le couvercle, le fixe et retire la machine d'une pile de cartons. Elle est étonnamment légère pour un vieil appareil. Quand elle tire, le couvercle d'une boîte glisse et s'effondre, soulevant un nuage de poussière dans sa chute. Elle se tourne pour le remettre en place, mais son œil tombe sur une photo, un unique cliché en noir et blanc, pourtant devenu sépia avec l'âge. Il représente un homme et une femme, leur expression joyeuse suggère qu'ils sont en couple, debout sur la place Saint-Marc à Venise. La basilique grandiose, si reconnaissable, s'élève derrière eux, entourée par un raz-de-marée de pigeons. Elle reconnaît sa mère sous les traits de la femme, mais pas l'homme. Luisa fouille sa mémoire : son père et sa mère ont-ils seulement mentionné un voyage à Venise, peut-être pour leur lune de miel ? Ça ressemble à ce genre de photo, tant le couple paraît heureux. Ce n'est pas ainsi qu'elle se rappelle ses parents, mais elle se dit que même eux ont dû être amoureux un jour. Cependant, la photo a l'air plus vieille que ça, d'un autre âge.

Luisa est au courant de ses racines italiennes, l'orthographe de son prénom en est d'ailleurs une indication évidente. Les deux parents de sa mère étaient italiens, mais ils sont morts il y a quelques années : son grand-père, quand elle n'était qu'un bébé, et sa grand-mère, au début de son adolescence. Elle en sait très peu sur leur histoire – sa mère ne voulait jamais en parler –, hormis qu'ils étaient tous les deux écrivains. Elle aime penser qu'elle a hérité d'eux au moins ce trait de famille.

Elle retourne la photographie. Griffonnés au stylo, les mots « S et C, *piazza* San Marco, juin 1950 ». Sa mère s'appelait bien Sofia, mais elle est née en 1953, donc c'est peut-être le visage de sa grand-mère qui rayonne ainsi de joie. « S » pour Stella ? Dans ce cas, ce serait le grand-père

de Luisa qui se tiendrait à côté d'elle – Luisa s'en souvient à peine, juste l'image d'un gentil visage. Mais il s'appelait Giovanni. Qui est donc ce « C » ? Il se peut fort bien qu'il s'agisse d'un soupirant d'avant grand-père Gio, comme on l'appelait, elle le sait. La curiosité de Luisa laisse place à un sourire, le premier depuis des jours, et ce mouvement des muscles lui fait bizarre. Elle trouve qu'ils sont extrêmement élégants, lui dans son pantalon de costume taille haute et elle, vêtue d'un tailleur à la coupe nette, façon Chanel, et de beaux escarpins. Ses cheveux sont coiffés en une vague noire, tout ce qu'il y a de chic.

Luisa se penche pour replacer la photographie dans la boîte, mais elle remarque qu'il y a autre chose sous une feuille de papier de soie en décomposition : des photos et des bouts de papier, certains portant des mots tracés à la main, d'autres tapés à la machine dans une vieille police ; peut-être sur la machine qu'elle vient de découvrir ? N'importe quel fouineur y verrait prétexte à jeter au moins un coup d'œil, mais la curiosité de la journaliste en elle est piquée. Quelque chose dans l'odeur – le piquant de la vieille poussière – lui titille aussi les narines et fait battre son cœur plus vite. Cela empeste les vies vécues et l'histoire démasquée.

Le carton est lourd et malcommode à manœuvrer dans l'escalier qui descend du grenier, puis jusque dans le salon. À la lumière, néanmoins, elle voit le vrai trésor apparaître au grand jour. Sous une couche de feuilles tapuscrites éparées et de plusieurs journaux brunis et friables portant le nom de *Venezia Liberare*, Luisa le devine : il y a un mystère. Il se tapit dans la fine texture sablonneuse sous ses doigts quand elle soulève le cache de papier : des hommes et des femmes souriants dans des tons confus de noir et blanc. Certains, remarque-t-elle,

s'appuient nonchalamment sur leur fusil ou le portent fièrement en travers de leur poitrine, femmes comprises. Pendant un instant, elle est sous le choc : dans ses lointains souvenirs, sa grand-mère ne lui est jamais apparue que comme une vieille femme toute douce prodiguant câlins et chocolats, souriant malicieusement quand elle se faisait réprimander par la mère de Luisa pour la gâter avec ses bonbons. Parfois, Luisa se la rappelle qui lui glissait des petites barres individuelles quand personne ne regardait, tout en lui chuchotant : « Chhhut, c'est notre secret », et elle avait l'impression de former un petit gang avec sa grand-mère.

La machine à écrire est temporairement oubliée pendant que Luisa se saisit de chaque pièce, scrute chaque détail estompé, plisse les yeux pour tenter de remplir les blancs dans les griffonnages au stylo, effacés par les ans. Elle est alors frappée par une pensée : combien d'histoires sont contenues dans ce carton aux bords affaissés et aux coins grignotés par les souris peuplant le grenier ? Que risque-t-elle de découvrir dans ses profondeurs, au milieu des araignées mortes et de l'odeur de moisissure ? Que va-t-elle apprendre sur sa famille ? Elle se demande aussi s'il n'y aurait pas une intervention du destin dans sa découverte, si aujourd'hui précisément, elle était destinée à trouver ce carton, afin de remettre les pièces du puzzle en ordre et de recoller les morceaux récemment éparpillés d'elle-même. Pour la première fois depuis des semaines, elle ne se sent plus abattue ou gouvernée par son chagrin, mais légèrement requinquée. Excitée même.